

1

Noël à Arroyo

Le corps d'Andrew Van, décapité et crucifié sur un poteau indicateur en forme de T, avait été découvert un matin de Noël près de la petite ville d'Arroyo en Virginie-Occidentale.

Ellery Queen ne résista pas à cette nouvelle propagée par les journaux et apprise à Chicago où il avait accompagné son père, l'inspecteur Queen, du Bureau central criminel de New York ; l'inspecteur y avait été appelé pour une conférence motivée par les exploits des gangsters. Dès qu'il en eut terminé, Ellery l'entraîna, le persuadant qu'une randonnée en automobile lui ferait le plus grand bien avant de rentrer à New York. Son père céda et tous deux partirent pour la Virginie.

Le crime avait été commis à l'intersection de deux routes, à un kilomètre environ d'Arroyo. En y arrivant, Ellery et son père reconnurent facilement l'endroit ; après avoir traversé la petite ville qui comptait tout au plus deux cents habitants, ils aperçurent de loin un grand poteau indicateur en forme de T érigé

au point où la route qu'ils suivaient était coupée perpendiculairement par celle de New Cumberland à Pughtown. Le poteau indicateur faisait donc face au débouché de la route d'Arroyo ; un de ses bras pointait vers Pughtown, direction nord-est, l'autre vers New Cumberland, direction sud-ouest.

Ellery stoppa et descendit de voiture malgré les protestations de son père. Un froid terrible régnait, le sol était gelé. Il contempla le poteau sur lequel Andrew Van, l'excentrique maître d'école d'Arroyo, avait été crucifié.

Ce poteau, jadis blanc, d'un gris sale maintenant, s'élevait à deux mètres de terre. Ellery remarqua que l'intersection des deux routes formait elle aussi un T comme le poteau, comme l'étrange inscription trouvée sur la porte de la victime, une lettre T tracée avec du sang...

Ellery soupira, se demanda quel fou furieux avait bien pu commettre ce crime atroce, inexplicable ; il se rappela les détails donnés par les journaux ; le meurtrier avait fixé les paumes de sa victime à la traverse au moyen de grands clous et, par des clous également, ses chevilles au montant. Deux autres clous avaient été fichés sous les aisselles pour supporter le poids du corps. L'absence de tête faisait irrésistiblement penser à un grand T. L'intersection des routes formait un T. Sur la porte de la maison de Van, située tout près, un T encore tracé par le meurtrier avec le sang de sa victime...

Et pourquoi commettre ce crime le jour de Noël ?

La police locale n'y comprenait rien. On ne connaissait pas d'ennemis à Van, ni d'amis non plus. Son seul intime, un demeuré répondant au nom de Kling, lui servait de domestique. Disparu d'ailleurs depuis le

crime. On craignait qu'il n'ait été victime, lui aussi, de ce fou sanguinaire.

Ellery retira son pince-nez, l'essuya soigneusement et inspecta méticuleusement le poteau indicateur, nota les trous laissés dans le bois par les clous que la police avait arrachés. Du sang coagulé maculait encore ceux qui correspondaient aux mains et aux pieds. Mais il y en avait davantage sur la partie verticale du poteau : provenant de la blessure béante du cou, le sang avait littéralement inondé le bois.

Ellery revint à la voiture où l'attendait l'inspecteur, complètement gelé et de fort méchante humeur.

— Eh bien ? aboya-t-il, dépêche-toi donc.

— Tu n'es vraiment pas curieux.

— Il fait trop froid.

Ellery sourit, mit le moteur en marche et reprit le chemin d'Arroyo.

— Drôle d'idée, hurla Ellery pour couvrir le bruit du moteur (la voiture des Queen était une antique Duesenberg, rapide mais quinteuse) de se faire crucifier le jour de Noël !

La réponse de l'inspecteur se perdit dans le fracas.

Ils pénétrèrent à toute allure dans la petite ville et s'arrêtèrent devant une bien modeste maison décorée d'une enseigne fièrement peinte à la main sur laquelle on lisait : Hôtel de Ville d'Arroyo. Ellery et son père entrèrent et, après avoir franchi une deuxième porte, se trouvèrent devant un personnage passablement abruti qui leur parut être le chef de la police du patelin.

— Le sergent Luden ?

— C'est moi. Que désirez-vous ?

— Sergent, dit Ellery d'une voix qu'il s'efforça de rendre impressionnante, permettez-moi de vous

présenter l'inspecteur Queen du Bureau central de la police à New York.

Le sergent parut considérablement surpris et avança une chaise pour l'inspecteur.

— L'affaire Van, hé ? J'ignorais que New York s'y intéressait.

— Donnez-nous des détails, sergent, fit Ellery en offrant des cigarettes.

— Des détails... heu... J'en ai soupé de donner des détails. Nous avons été infestés de journalistes...

— Qui a trouvé le corps ?

— Old Pete. Vous ne le connaissez certainement pas, il habite une cabane dans les collines, par là-bas.

— N'y avait-il pas un fermier aussi ?

— Oui, Mike Orkins. Paraît que Orkins s'en venait à Arroyo dans sa Ford vendredi matin, c'est-à-dire le matin de Noël. En route il a rencontré Old Pete, qui s'en allait lui aussi à la ville et lui a offert une place dans sa bagnole. Comme ils arrivaient au tournant, ils se sont trouvés nez à nez avec le cadavre d'Andrew Van.

— Nous avons vu le poteau, dit Ellery.

— Des tas de gens sont déjà venus en voiture pour le voir, grommela le sergent Luden. Je disais donc que Old Pete et Orkins en découvrant ce tableau ont eu tellement la frousse qu'ils ont filé vers Arroyo sans demander leur reste.

— Ils n'ont pas touché au corps ? fit l'inspecteur. Luden secoua sa tignasse grise.

— Pensez-vous ! Ils sont accourus ici comme si le diable les poursuivait et m'ont tiré de mon lit.

— Quelle heure était-il ? demanda Ellery.

— Huit heures, avoua le sergent.

— Vous êtes immédiatement allé là-bas accompagné de Mr Hollis, le maire ?

— Oui. Nous avons rassemblé quelques types et nous sommes allés voir. Quelle saloperie ! Et un jour de Noël encore. Dire que Van était athée...

— Qu'entendez-vous par là ? demanda vivement l'inspecteur.

Le sergent parut gêné.

— Eh bien, c'était un homme qui n'allait jamais à l'église. Le pasteur...

— Serait-ce un crime perpétré par un individu atteint de folie religieuse ? lança Ellery à son père.

— On l'a dit, grommela le sergent, mais je n'y crois guère.

— Vous ne soupçonnez personne dans cette ville, je suppose ? demanda Ellery.

— Bien sûr que non ! D'après moi, monsieur, c'est quelqu'un qui devait connaître Van autrefois.

— Avez-vous eu des étrangers ici récemment ?

— Non... Donc le maire, moi et les types venus avec nous avons identifié le corps par son allure générale, les papiers trouvés dans ses poches et ses vêtements. Puis nous l'avons décroché. En rentrant en ville nous nous sommes arrêtés devant la maison de Van...

— Oui ? fit Ellery très intéressé. Qu'y avez-vous trouvé ?

— Un effroyable gâchis, répondit le sergent Luden. Toutes les chaises renversées comme si on s'était battu, du sang partout, cette marque en forme de T, dont les journaux ont abondamment parlé, tracée sur la porte avec du sang également. Et Kling disparu.

— Ah, fit l'inspecteur, le domestique ? Parti en emportant ses affaires ?

— Eh bien, dit le sergent en se grattant la tête, je n'en sais trop rien. Le coroner m'a en quelque sorte déchargé de tout. Je crois qu'ils sont à la recherche de Kling... et de quelqu'un d'autre aussi. Mais je ne peux rien vous en dire.

— Pas de nouvelles de Kling ?

— Non. Le corps a été emmené à la ville principale du pays, Weirton. Le coroner a mis les scellés sur la maison de Van et la police d'État est sur les dents.

Ellery réfléchit pendant que son père s'agitait nerveusement sur son siège.

— Le corps était décapité, murmura ensuite Ellery. Au moyen d'une hache, je crois ?

— Oui, nous avons trouvé la hache dans sa maison. C'était celle de Kling mais elle ne portait pas d'empreintes digitales.

— Et la tête ?

Le sergent fit un geste d'ignorance.

— Aucune idée. Je suppose que le meurtrier a dû l'emporter comme souvenir. Ha, ha !

— Je crois, dit Ellery en mettant son chapeau, que nous allons partir, père. Merci, sergent.

2

Jour de l'an à Weirton

L'inspecteur Queen fut rappelé à New York. Ellery, lui, resta à Weirton. Il voulait assister à l'enquête, séduit par l'in vraisemblable étrangeté de ce crucifiement d'un homme.

C'était un mardi. Il avait jusqu'à samedi, c'est-à-dire jusqu'au lendemain du Jour de l'an, pour tâcher d'obtenir le plus de renseignements possible de Mr Crumit, procureur du district. Ellery ne put réussir à voir ce personnage, très imbu de son importance. Dépité, il parcourut les rues de Weirton, écoutant sans se lasser les conversations des habitants. Très peu de femmes dans les rues, presque pas d'enfants ; rien que des hommes à l'air grave qui discutaient du meurtre et parlaient de lynchage... mais il n'y avait, hélas, personne à lyncher. Des policiers d'État venus renforcer la police locale circulaient d'un air affairé.

Le mercredi, Ellery vit Stapleton, le coroner. Mais celui-ci ne lui apprit rien qu'il ne sût déjà.

Ellery consacra donc les trois derniers jours qui restaient à se documenter sur Andrew Van, la victime.

Personne ou presque ne le connaissait à Weirton, où il venait très rarement. On disait que les villageois d'Arroyo le considéraient comme un excellent maître d'école, tout en lui reprochant un peu son manque d'empressement à se rendre au service divin.

Tout cela n'était guère intéressant.

La salle où devait se tenir l'enquête fut bondée bien avant l'heure fixée. Ellery avait eu soin d'arriver parmi les premiers, afin de s'assurer une place au premier rang. À 8 h 50, lorsque entra le coroner Stapleton, Ellery s'approcha de lui et lui montra un télégramme signé du chef de la police de New York ; nouveau sésame, le télégramme permit à notre héros d'entrer dans la petite pièce où se trouvait exposé le corps d'Andrew Van.

— Je vous préviens que le spectacle n'est pas beau, murmura le coroner. Nous ne pouvions décemment procéder à l'enquête pendant la semaine de Noël ; il y a donc huit jours que...

Ellery, rassemblant tout son courage, découvrit le corps pour le recouvrir presque aussitôt. La vue du malheureux était en effet difficile à supporter. Un homme de haute taille. À la place de la tête, rien... un trou béant.

Sur une table, les vêtements : un costume gris foncé, très sobre, des souliers noirs, du linge, le tout raidi par le sang. Des objets aussi, retirés des poches du costume : un crayon, un stylo, un portefeuille, un trousseau de clés, un paquet de cigarettes, de la monnaie, une montre et une vieille lettre. Tout cela sans intérêt, conclut Ellery après examen. Les seules indications pouvant présenter quelque importance

pour l'enquête étaient que plusieurs objets portaient les initiales A.V. et que la lettre, provenant d'une librairie de Pittsburgh, avait été adressée à *Andrew Van, Esq.*

Stapleton se retourna et présenta Ellery Queen à un grand vieillard qui venait d'entrer et regardait notre héros d'un air soupçonneux.

— Mr Queen... le procureur Crumit.

Ellery salua et revint dans la salle d'enquête.

Cinq minutes plus tard, le coroner Stapleton revenait à son tour et réclamait le silence. Après avoir procédé aux inévitables préliminaires, Stapleton appela le premier témoin, Mike Orkins.

Celui-ci, un vieux fermier voûté, recuit par les intempéries, s'approcha et s'assit nerveusement sur le siège désigné par le magistrat.

— Mr Orkins, dites-nous comment vous avez été amené à découvrir le corps de la victime.

— Oui, monsieur le coroner. C'était vendredi dernier, j'allais à Arroyo dans ma Ford lorsque j'ai aperçu Old Pete sur la route ; je l'ai embarqué. Arrivés au tournant, nous avons vu le corps accroché au poteau... cloué par les mains et les pieds. Nous... sommes repartis immédiatement, à toute vitesse, vers la ville.

Un léger rire fusa quelque part dans l'assistance et le coroner réclama le silence. Puis :

— Avez-vous touché au corps ?

— Non, monsieur le coroner. Nous ne sommes même pas sortis de la voiture.

— Je vous remercie, Mr Orkins.

Le fermier exhala un profond soupir et regagna sa place en s'épongeant le front avec un grand mouchoir rouge.

— Euh... Old Pete ?

Il y eut un remous dans l'assistance ; au fond de la salle, une curieuse figure se leva, celle d'un mince vieillard, très droit, avec une barbe grise et des sourcils en broussaille. Habillé tel un arlequin de vieilles défroques toutes rapiécées et fort sales, Old Pete s'avança en hésitant jusqu'au siège réservé aux témoins.

— Votre nom, s'il vous plaît ?

— Hé ?

Le vieux bonhomme le regarda de biais ; il donnait l'impression de ne pas y voir.

— Votre nom ! Peter... quoi ?

Old Pete secoua la tête.

— Je n'ai pas de nom. Old Pete, c'est moi. Je suis mort d'ailleurs. Il y a vingt ans que je suis mort.

Un silence horrifié, pendant lequel Stapleton regarda autour de lui, l'air stupéfait. Un homme petit, l'air vif, assis près de l'estrade du coroner, se leva et prit la parole.

— Je vais vous expliquer, monsieur le coroner. Il est un peu fou, Old Pete. Je l'ai toujours connu comme cela depuis qu'il est venu s'installer dans le pays. Sa cabane de trappeur se trouve au-dessus d'Arroyo, dans les collines.

— Ah... je vous remercie, Mr Hollis.

Le maire d'Arroyo se rassit, salué par un murmure d'approbation. Old Pete ricana et gratifia Hollis d'un geste de la main. Le coroner continua ses questions auxquelles le bonhomme fit de vagues réponses, suffisantes néanmoins pour corroborer le récit de Mike Orkins.

Après lui, Hollis le maire et le sergent Luden témoignèrent que, tirés de leur lit par Orkins et Old Pete,

ils avaient été conduits sur la scène du drame. Ils avaient ensuite ramené le corps non sans s'arrêter à la maison de Van où ils avaient relevé le signe sanglant apposé sur la porte.

Un gros Allemand souriant fut appelé ensuite.

— Luther Bernheim. C'est vous qui tenez le magasin d'alimentation générale à Arroyo ?

— Oui, monsieur le coroner.

— Connaissez-vous Andrew Van ?

— Oui. C'était un de mes clients, un bon client qui payait toujours bien régulièrement.

— Le connaissiez-vous depuis longtemps ?

— *Ach !* Depuis des années.

— Il achetait ses denrées lui-même ?

— Quelquefois. Mais, la plupart du temps, c'était Kling, son domestique. Mr Van venait lui-même payer ses notes.

— Était-il aimable ?

— Oui.

— Auriez-vous dit de lui qu'il était bizarre, original ?

— Bizarre... non. Peut-être un peu original. Par exemple, il me commandait toujours du caviar.

— Du caviar ?

— *Ja*. Le seul client qui m'en commandait. Je le faisais venir spécialement pour lui. Toujours de la meilleure qualité.

— Mr Bernheim, Mr Hollis et vous, sergent Luden, veuillez me suivre dans la pièce voisine pour identifier officiellement le corps.

Le coroner, suivi de ces trois citoyens, quitta son estrade. Tout le monde se mit à parler à la fois. Au retour, le visage du brave épicier de rubicond était

devenu verdâtre, ses yeux reflétaient l'horreur du spectacle entrevu.

Ellery Queen soupira. Un maître d'école de village qui commandait du caviar ! Le sergent Luden serait donc plus fin qu'il n'en avait l'air ? Van avait-il connu un passé plus brillant ?

Le procureur Crumit s'approcha de l'estrade. Un murmure d'expectative parcourut l'audience ; ce qui avait précédé, tous le sentaient, n'avait été qu'hors-d'œuvre.

— Monsieur le procureur, dit Stapleton, avez-vous des renseignements à nous communiquer sur la vie d'Andrew Van, avant et après son arrivée à Arroyo ?

— Oui !

— Alors, veuillez nous communiquer ce que vous avez découvert.

Le procureur posa la main sur le dossier du siège des témoins.

— Andrew Van a fait sa première apparition ici à la suite d'une annonce mise dans les journaux pour offrir une situation de maître d'école. Ses références étaient excellentes, la municipalité l'a engagé. Il est arrivé suivi de Kling, son domestique, et a loué la maison qu'il a habitée jusqu'à sa mort. Sa conduite a été exemplaire et la ville n'a eu qu'à se louer de ses services...

Crumit fit une pause.

— ... J'ai appris qu'il avait été professeur dans un collège de Pittsburgh avant de venir à Arroyo.

— Et avant cela ?

— Aucune trace. Naturalisé américain depuis treize ans, Van était auparavant arménien, né en 1885.

Arménien, se dit Ellery. Pas loin de la Galilée... De curieuses réflexions lui vinrent à l'esprit, qu'il repoussa impatiemment.

— Et Kling, monsieur le procureur ?

— C'était un enfant trouvé élevé par l'orphelinat Saint-Vincent, de Pittsburgh. À sa majorité, l'orphelinat l'employa comme homme à tout faire. Andrew Van, lorsqu'il donna sa démission du collège de Pittsburgh et accepta la situation qu'on lui offrait à Arroyo, visita l'orphelinat en quête d'un domestique. Kling fut agréé et suivit Van à Arroyo, où il resta jusqu'à la mort de son maître.

Ellery se demanda ce qui avait pu déterminer Van à quitter une grande ville comme Pittsburgh pour un trou pareil. Un passé criminel, le désir de se cacher ? C'est dans une grande ville qu'on se cache et non dans un hameau ! Non, les raisons en devaient être plus profondes, plus obscures...

— Quel genre d'homme était ce Kling ? demanda Stapleton.

— L'orphelinat le décrit presque comme un simple d'esprit. Tout à fait inoffensif.

Le coroner s'excusa subitement auprès du procureur et rappela l'épicier d'Arroyo.

— Vous connaissiez Kling, Mr Bernheim ?

— Oui, monsieur le coroner.

— Décrivez-le-moi.

— Oh, c'était un homme tranquille, de bonne nature. Assez bête...

— Est-ce vrai, que ce Kling était connu dans tout Arroyo *pour sa force physique* ?

Ellery sourit.

— *Ach*, oui, fit Bernheim. Très fort, ce Kling ! Capable de soulever un baril de sucre ! Mais il n'aurait pas fait de mal à une mouche, monsieur le coroner. Je me souviens qu'une fois...

— Cela suffit, dit Stapleton vivement. Mr Hollis, voulez-vous venir ?

Le maire s'approcha. Ellery estima qu'il avait l'air déplaisant.

— Vous présidez le conseil municipal, Mr Hollis ?

— Oui.

— Voulez-vous dire au jury ce que vous savez d'Andrew Van ?

— Il a toujours donné entière satisfaction. Un homme qui étudiait beaucoup, sortant peu de chez lui en dehors des heures de classe. On l'a jugé distant, mais c'est une erreur à mon sens. Van était peu liant, voilà tout. Et quoique d'origine étrangère, il parlait l'anglais comme vous et moi.

— Recevait-il des visites ?

— Non, je ne le crois pas, mais je ne peux naturellement vous l'affirmer. C'était un drôle de type, continua le maire d'un air pensif. À une ou deux reprises, comme je disais aller à Pittsburgh, Van m'a demandé de lui acheter des livres, de drôles de bouquins... Philosophie, histoire, astrologie...

— Oui, oui, très intéressant, Mr Hollis. À propos, vous êtes le banquier d'Arroyo ?

— Oui.

Le maire rougit, regarda ses pieds qu'il avait petits. Ellery comprit à l'expression d'Hollis qu'il était tout-puissant à Arroyo ou presque.

— Andrew Van avait-il un compte chez vous ?

— Non. Il recevait régulièrement son salaire en argent liquide et gardait tout son avoir chez lui. Que voulez-vous, chacun ses goûts ! Il me l'avait dit lui-même.

— Le savait-on à Arroyo ?

Hollis hésita.

— J'avoue en avoir parlé à quelques personnes...

Le maire fut remercié et le sergent Luden prit sa place.

— Vous avez fouillé la maison d'Andrew Van, sergent ? Le vendredi 25 décembre au matin ?

— Oui, monsieur le coroner.

— Avez-vous trouvé de l'argent ?

— Non.

Mouvements divers dans la salle. Le vol serait-il le mobile du crime ? Ellery fronça les sourcils. Tout cela n'avait ni rime ni raison. D'abord un crime semblant fanatico-religieux, ensuite un vol d'argent. Les deux mobiles ne s'accordaient guère...

Un homme apporta quelque chose sur l'estrade, une vieille boîte en métal à la poignée toute tordue, dont le petit cadenas pendait, ouvert. Le coroner prit la boîte, l'ouvrit et la retourna, montrant qu'elle était vide.

— Sergent, reconnaissez-vous cette boîte ?

— Oui. C'était la cassette d'Andrew Van et je l'ai trouvée chez lui, ouverte.

Le coroner la fit passer au jury. Puis il appela le receveur de la poste d'Arroyo.

— Andrew Van recevait-il un courrier abondant ?

— Non.

— A-t-il reçu une lettre ou un paquet dans la semaine qui précéda sa mort ?

— Non.

— Mettait-il souvent des lettres à la poste ?

— Non. Il y a au moins trois mois que je n'avais vu son écriture.

Le Dr Strang, médecin légiste, fut appelé ensuite ; il arriva sans se presser comme s'il avait tout son temps.